

Extrait de

au pays DE LA miARÉ

CONTES ET LÉGENDES DES MONTS DU MATIN

Jacques Terpant ♦ Patrick Bellier



Glénat

Merci aux auteurs

LA BÊTE JAILLE



UN MINUSCULE TERRITOIRE ET SON
ÉNORME BÊTE FLOTTENT DANS LA NUIT
DE TEMPS SI OBSCURS QU'IL NOUS SERA
AUSSI DIFFICILE DE RECRÉER CEUX-CI QUE
DE PENSER LE MONSTRE.

Car c'est au lointain VIII^e siècle, au nord de l'Isère débaroulant des Alpes et au sommet du triangle formé par la montagne de Musan et le coteau de Barret se rejoignant, que s'étend un vaste plateau boisé. Cette terre point trop malheureuse tient des marches du Royaume franc, sur quoi règne Pépin dit le Bref, premier Carolingien sacré et père du futur Charlemagne. Ce qui sera un temps l'Empire chrétien d'Occident reconstitué n'est nullement une France encore dans les limbes, mais un empire germain dont le cœur est la lointaine Austrasie.

En cette année 775, dans ce qui fut la Burgondie au temps des royaumes barbares et qui n'est pas encore la Bourgogne et la Provence lotharin-

giennes, les temps sont relativement calmes mais le vent de l'Histoire souffle en rafales proches : moins de cent cinquante ans après que s'est levé l'étendard du Prophète,

les Omeyyades ont dévoré le Royaume wisigoth de la péninsule Ibérique en à peine quinze années, en 725 ils ont remonté la vallée du Rhône avant qu'en 732 Charles Martel ne disperse ce qui ne sera plus que raids et rapines, mais pour plus d'un siècle encore. Cette année-là d'ailleurs, Pépin, ses vassaux et ses troupes se sont portés au devant d'eux, face aux Pyrénées, et l'aide contre la Bête sera du coup factuelle et sans insistance. Au nord du royaume, si l'essentiel des premiers drakkars cingle vers l'île anglaise, les premiers raids vikings ensanglantent la Neustrie.

Deux siècles déjà que l'Europe a été ravagée par les invasions germaniques. Francs, Wisigoths et Lombards se sont plus ou moins christianisés, à grand

peine fixés. Pendant encore les deux siècles à venir, dans cette moitié occidentale de l'ancien Empire romain, Vikings au nord, Sarrasins au sud, Magyars au centre, le continent sera harcelé, déchiré. Pendant deux siècles encore ses habitants se vivront comme un monde assiégé par la nuit, en attente de la fin des temps. Paradoxalement, face à un passé romain pensé comme un âge d'or à jamais révolu – dont témoignent routes et monuments mangés par la forêt, et où vaque une population raréfiée qui ne sait plus bâtir en pierre – les clergés séculier par le pouvoir des évêques et surtout régulier par l'influence d'un monde monastique vivifié par la règle de Saint Benoît sont en ces temps troublés les seules autorités civiles et morales qui perdurent.

C'est dans ce monde démonté et dans le tourbillon de ces siècles obscurs que tanguent notre petit territoire. Cette terre décrite et remise dans son temps, restent à dire son seigneur et ses sujets. Le premier se nomme Roch et dans cette époque sans patronyme porte, comme tout guerrier installé là avec sa famille et quelques hommes d'armes, le nom du lieu où est bâti son castrum, tour de bois perchée sur une proéminence du nord de sa terre : il est Roch de la Joncheraye, dont l'actuel château de la Jonchère serait la transfiguration par des temps moins barbares.

Car on est au VIII^e siècle, en pays franc où déjà l'autorité est sacrée qui émane autant ou davantage de l'évêque que

du comte, mais où la christianisation ancienne et souvent de surface coexiste avec la survivance de temps barbares : le servage est la règle à proximité du castrum, son domaine, sa réserve.

Cinq à six pauvres villages de huttes comptent peut-être un millier d'âmes, hommes libres dont on est sûr qu'ils en ont une, le chapelain du seigneur ayant du mal à en convaincre chacun pour ce qui est des serfs. Dans ces temps difficiles où les techniques balbutient, l'on dispute à la forêt bien moins de terre qu'il n'en faudrait pour le froment, le chanvre et le sarrasin, forêt qui fournit par contre en abondance ici le bois des outils rudimentaires, des rares charpentes et des corbeilles, là le gibier – même si celui-ci est en principe privilège seigneurial.

Sous ce règne d'un roi sacré par un pape à qui Pépin a offert les terres du Latium conquises sur les Lombards, le jeune seigneur des lieux se navre de ce qu'aucune église ni la moindre chapelle ne s'érigent sur son territoire où il est seul avec les gens de sa tour, chaque dimanche, à prendre messe et à observer le repos dominical.

C'est que – serfs ou hommes libres – ses mille et quelques sujets, s'ils n'ont rien de « primitifs », sortent d'un monde tardivement et lointainement christianisé qu'a noyé une énorme vague d'invasion germanique, païenne et panthéiste, pareillement sylvestre, dont l'animal sauvage ici, et là la créature féérique, peuplent l'imaginaire.

L'événement qui ouvre la scène fut si soudain qu'on n'a souvenance que

de l'année, 775, sans doute à la douce saison où l'on mène paître les bêtes. Près d'un village de bûcherons du haut de la terre féodale, une Judith de dix ans et son jeune frère Pépin, qui gardaient un troupeau de moutons dans une clairière, disparurent mystérieusement, tandis qu'une dizaine de moutons étaient retrouvés éventrés ou à moitié dévorés, ce par des villageois travaillant à leur froment tout près de là et alertés par les cris des pauvres bêtes et des malheureux enfants.

LA TERREUR SE RÉPANDIT, DE
L'HOMME D'ARME DANS LA TOUR
JUSQU'AU CHARBONNIER DANS
SA MASURE

Las, quand ils découvrirent le carnage son auteur avait disparu, ne laissant derrière lui – avec cet horrible massacre – que les empreintes d'un animal du poids et de la taille d'un cheval mais évoquant celles, démesurées, d'un chien ou d'un sanglier. Terrorisés ils coururent au village d'où, armés qui de fourches qui de gourdins, tous les hommes valides prirent la piste mystérieuse qui les mena, au levant, jusqu'à la montagne de Musan... où ils en perdirent la trace pourtant fraîche. Sans attendre car fou de douleur, Hugues, le malheureux père des petits bergers, joignit à marche forcée la résidence du seigneur en longeant le ruisseau d'Icerna.

« L'éternel te console, lui dit Roch.

Pour moi, j'envoie deux cavaliers lever partout des volontaires, afin de courir le monstre et de le forcer sans attendre. » Ceci dit et aussitôt fait, du mitan du jour à la nuit tombée deux cents hommes menés par les gens du seigneur avaient battu bois et grottes, en vain. Dans les jours et les semaines qui suivirent – la superstition et l'imagination aidant – la terreur se répandit, de l'homme d'armes dans la tour jusqu'au charbonnier dans sa mesure, et chacun regarda avec angoisse une forêt jusque-là familière, d'où le danger pouvait tout soudain surgir.

Mais des bois rien ne sortit d'abord, et les mois passèrent qui apaisèrent l'angoisse sans dissiper tout à fait les craintes. Jusqu'à l'année suivante où à la lune nouvelle de septembre, une vieille femme enfoncée dans un taillis pour ramasser glands et châtaignes fut figée d'abord par l'énorme fracas de branches brisées – comme d'un cheval au galop trouant un bois – puis par des cris déchirants d'enfants et d'animaux, avant que retombe sur cet infernal vacarme, et aussi soudainement qu'il s'était déclenché, le calme profond de la plus profonde des forêts. Lâchant là sa pauvre cueillette elle clopina vite-vite jusqu'au village où elle donna l'alarme en tremblant.

Il était trop tard bien sûr et dans la clairière où ils débouchèrent, les villageois ne trouvèrent que moutons baignant dans leur sang, le petit berger César ayant disparu comme Judith et Pépin, ses prédécesseurs dans leur malheur.

Des traces semblables à celles relevées lors du premier rapt étaient visibles dans le guéret et menaient au levant, vers Musan où décidément le fauve devait avoir sa tanière. Une grande battue fut menée là par le seigneur durant trois jours, mais cette quête à la fois rageuse et terrifiée fut aussi vaine que celle de l'année précédente.

Bien vite la rage s'épuisa mais la terreur, elle, n'eut guère loisir de décroître car, la nuit de Noël de la même année, le terrible animal resurgit. Dans le soir et tandis qu'une neige légère poudrait le sol, une joyeuse bande d'hommes, femmes et enfants d'un village du haut descendait chez leurs voisins proches par un sentier étroit. Le cortège était éclairé de nombre de torches et qui ne portait lumière s'était armé d'un bâton, car la gaieté affichée n'avait pas effacé l'angoisse cachée. Bien en prit à cette troupe qui ne rêvait que besantyes et risoles... et oubliait dans l'attente du cidre et de l'hydromel celle du Christ fils de Dieu. Bien en prit donc à ces mécréants car, à un détour ombreux du sentier, un rugissement accompagna l'assaut subit d'une énorme bête jaillie des fourrés et qui laissa en quelques instants trois blessés dans la troupe dispersée, la réaction immédiate des porteurs de torches et de gourdins ayant sans doute seule évité que le monstre emporte des victimes, selon sa terrifiante habitude.

Le même soir, dans un village proche accoté à la montagne, une grande bergerie montée en paillote était éventrée et le troupeau décimé : l'animal n'était

pas resté sur sa faim. La neige ayant persisté à tomber petitement toute la Sainte Nuit, ses traces furent aisées à suivre jusque dans la montagne proche, menant même les pisteurs jusqu'à une pierraille verticale qui donnait accès à une grotte alors inexplorée, laquelle porte encore le nom des « Trois Fées » qui dit-on l'habitèrent.

Instruit par ses deux précédents échecs, Roch de la Joncheraye alla en personne demander conseil et assistance, trois lieues en aval sur l'Isère, auprès du seigneur dont il était vassal, lequel lui conseilla d'en référer directement sur Grenoble – au comte leur suzerain – afin d'en obtenir troupe nombreuse et aguerrie.

Mais le comte était, nous l'avons dit, auprès du souverain face aux Pyrénées, et les deux cavaliers prestement adressés par le seigneur de la Joncheraye seraient rentrés bredouilles si le substitut comtal n'avait jugé « l'affaire fantasque » et octroyé du coup trente lances « pour exorciser votre terre. »

Ce furent ainsi trente cavaliers menés par leur porte-enseigne que les deux messagers épuisés ramenèrent à la Joncheraye, moins de vingt-quatre heures après cette entrevue. Réchauffé et reposé par une nuit au castrum, c'est dans l'aube d'un froid piquant que chaque cavalier comtal prit en charge une troupe de volontaires, menée chacune par un coureur des bois expérimenté. Chaque taillis, chaque ruisseau et jusqu'à la plus profonde des combes furent explorés. La montagne fut sillonnée de toutes parts :

Sonèze, les Tourniers, la grand fon, le beal de bituri, la Ragnolle. La Beaume des Fées seule, jusqu'ici inviolée, vit reculer ces braves devant ses gouffres insondables et ses failles dédaléennes d'apparence inhospitalière même pour un fauve solitaire.

Mais les recherches restèrent infructueuses et, après six jours de cette traque restée vaine, les trente lances reprirent la route des Alpes, laissant

mes sujets, et priez ! »

Huit mois passèrent sans que la bête resurgit, au long desquels étrangement chacun se sentit protégé par cette simple et solennelle promesse. Ce fut le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge jusqu'aux cieux, alors qu'il sortait de son oratoire où l'événement sacré venait d'être célébré et prié, que Roch de la Joncheraye se trouva nez à nez avec un homme à bout de souffle

qui, s'inclinant, eut peine à articuler : « Messire, la bête, le monstre est mort, percé de glaive, à la clairière de Bitiol ! »

Sans en écouter davantage et deux

DANS LE SOIR ET TANDIS QU'UNE NEIGE LÉGÈRE POUDDRAIT LE SOL, UNE JOYEUSE BANDE D'HOMMES FEMMES ET ENFANTS D'UN VILLAGE DU HAUT DESCENDAIT CHEZ LEURS VOISINS PROCHES PAR UN SENTIER ÉTROIT.

derrière eux l'année 776 et une terre dans le désarroi.

Le lendemain, jour de l'an 777, le seigneur réunit les chefs des divers villages et leur déclara, aussi sincère sans doute que fin politique : « L'animal féroce qui dévaste notre tenure et qui ne ressemble à rien que le ciel ait créé échappe à toute humaine tentative de le détruire. Qu'en faut-il conclure, sinon que c'est là un fléau imposé par ledit ciel à une terre dépourvue de foi et désertée de lieux consacrés ? Si cela est, je fais ici à la mère de Dieu le serment public et solennel de bâtir à son fils notre Seigneur la maison qui lui manque. Et ce refuge où chanter sa gloire, c'est là où la bête sera capturée ou détruite que nous le bâtirons. Allez,

chevaux ayant été sellés à la hâte, c'est ventre à terre que le seigneur joignit le petit plateau surplombant le Bitiol, où un vaste pré offrait pâture. Une foule se pressait déjà autour du cadavre d'un énorme animal au poil sombre, aux crocs et aux griffes acérées, le cou long et le groin porcine, sa monstruosité et son caractère démoniaque se parachevant – dit-on – dans des yeux exorbités et une corne unique. Il baignait dans une mare de sang noir qui s'écoulait de son flanc : un long glaive d'or y était planté jusqu'à la garde.

Se tournant vers la foule murmurante et qui s'enhardissait jusqu'à s'approcher du monstre sans encore oser le toucher, le seigneur questionna : « Qui est le vainqueur de ce monstre ? Qu'il avance donc ! ». À ces mots un homme

frêle se détacha de la foule. « Toi, Luc ? » s'étonna son maître.

« Non, messire, mais j'ai tout vu, que je m'en vais vous dire, et devant vous tous qui tous devez savoir. J'amenais ce matin mon troupeau au ruisseau quand un animal gigantesque jaillit des buissons et se jeta sur mes brebis. Je hurlai, gourdin haut levé, et l'animal se retourna qui m'aurait dévoré de sa gueule déjà béante si une lumière éblouissante ne m'avait fait me retourner. Une belle femme vêtue de blanc s'avavançait dans cette lumière, un glaive d'or dans la main droite. Pointant l'arme sur le monstre, elle dit d'une voix forte et claire « Arrière, Jaille immonde ! ». À ces mots l'animal se figea, l'épée lui pénétra le flanc jusqu'à la garde et il tomba mort. Alors

**J'AMENAI CE MATIN MON TROUPEAU
AU RUISSEAU QUAND UN ANIMAL
GIGANTESQUE JAILLIT DES BUISSONS
ET SE JETA SUR MES BREBIS.**

la belle dame se retourna vers moi et de sa même voix claire, mais adoucie, me dit en souriant « Allez dire à vos frères, mon ami, que la Jaille est morte et qu'ils ont fini de trembler. À votre maître, dites que l'heure est venue de tenir sa parole. » Sur quoi elle disparut. Un silence recueilli suivit ce récit, que tous avaient écouté haletants.

« Mes fidèles sujets – dit alors le seigneur – la belle dame qui aujourd'hui rejoint les cieux est descendue jus-

qu'à nous car elle a eu pitié de nos malheurs. Remercions la à genoux et qu'on sonne en haut de Chaperon l'olifant de la victoire. Et que le lieu où nous sommes soit désormais béni, où s'élèvera bientôt la preuve de notre reconnaissance et de la piété retrouvée des habitants de cette terre. »

Comme Roch l'avait promis, Notre-Dame de l'Assomption s'élèvera bientôt là, achevée en 785, et que bien vite un village entoura, qui deviendrait le plus important du territoire : il fut appelé Jaillans.

Évidemment c'est là un conte, ou plutôt une légende : qu'en ce ^{***} e siècle ne sachant plus l'art de la pierre un édifice se soit élevé qui résisterait à douze siècles écoulés est à peu près aussi crédible que les yeux exorbités et la corne unique d'un probable ours monstrueux, comme sont bien troublants pour la véracité de notre histoire autant le maniement d'une épée d'or par la

Vierge Marie que l'opportune disparition ultérieure de ce glaive de justice. Alors, de la légende que reste-t-il, si l'on ajoute enfin qu'on est là devant un stéréotype assez rebattu ? Eh bien il reste ceci que je vais dire, et qui m'a ébloui dans le temps même où je mettais en forme ce récit.

Rendant visite à un couple de vieux patients réfugiés au Péage et que naguère je visitais dans leur ferme près de Jaillans, je les questionnai sur la



Jaïlle. « Tout ça, c'est des histoires. » me dit-elle, péremptoire : elle n'était pas native du lieu. De lui j'attendais moins, dont la tête tend à se perdre. Sa voix détimbrée tâcha d'abord de couper court : « À l'école, on nous en parlait même pas. ». J'insistai : « Oui, mais à la veillée, quand vous étiez enfant ? » Le silence répondit d'abord, sa tête retomba sur l'oreiller, et j'entendis alors la voix rauque et rêveuse, en trois souffles successifs : « Oui... La Bête

Jaïlle... Oui. » Émerveillé, je n'en demandai pas plus.

Je ne sais si, dans sa jeunesse lointaine, il fréquentait l'Église de sa paroisse, mais sa ferme – même enfouie dans son vallon – en était assez proche pour qu'il entendit, à la fin de chaque angélus, tinter les trois petits coups de cloche célébrant trois fois par jour les trois enfanceaux disparus, dans la nuit des temps obscurs, victimes de la Bête Jaïlle.

Le sourire terrible du Diable grince au fond de Laya, du plus profond taillis surgit la Bête Jaille, dans l'ombre humide de l'Isère brille le regard jaune de la Miare, autour d'Alixan terrorisé tournent les loups en meute : les enfants que nous sommes tremblent délicieusement.

Dans les chemins, les gendarmes du Péage courent en vain les voleurs de poules, l'abbé Cluze chasse le lièvre, la cartouchière ceinturant la soutane, les radeliers débarquant au Port d'Ouvey réveillent joie et bombance et inventent la raviolle : les vieux enfants rient aux larmes.

Et le grand vent de l'Histoire passe sur le petit territoire des Monts du Matin.

Rhône-Alpes Région



LE DÉPARTEMENT



Sud Rhône-Alpes

Caisse locale de Bourg de Péage



Communauté
de communes

Canton de
Bourg de Péage

978-2-7234-6383-6



9 782723 463836

19,00 €